

# NICOLAS KURTOVITCH

Écrire, un moment capital...



Et comment vos premières émotions littéraires vous sont-elles venues ?

J'étais au collège à l'internat de Bourail. Il y avait une petite bibliothèque. Je lisais déjà et, une année, le curé m'a confié la responsabilité de ce fonds. Je devais être en 4<sup>e</sup>. Mon rôle était d'organiser le prêt des livres aux élèves. Il y avait toute une collection de romans dont le héros est Dylan Stark, un personnage de western. Ils étaient écrits par Pierre Pelot, un auteur français, un Vosgien. Il y en avait une quinzaine et je les ai tous lus. Je les ai redécouverts il y a une vingtaine d'années. Il y avait déjà un style dans Dylan Stark. Ce n'était pas une écriture linéaire. Son écriture était à la première personne. Ce sont vraiment mes premières émotions littéraires. Je lisais beaucoup, tout ce qui me tombait sous la main !

Et l'écriture, quand commence-t-elle ? Précocement ou tardivement ?

J'ai accroché assez tôt, en 3<sup>e</sup>, à certains poèmes de Verlaine, et en fin d'année - je ne devais pas avoir 15 ans -, j'ai rédigé quelques poèmes. J'ai commencé à écrire plus régulièrement ensuite. En classe de terminale, un professeur m'a suggéré de me lancer dans une édition. Une tante que j'étais allé voir, madame Henriette Pentecost, m'a gentiment financé la publication de mon premier recueil, qui s'appelait *Sloboda* et comportait une douzaine de poèmes. C'était en 1973. Cela fera 40 ans l'année prochaine. En 1983, j'ai à nouveau édité.

En 1973, comment votre première édition a-t-elle été reçue ?

C'était pas mal, j'étais passé à la télévision. À l'époque, il y avait une émission pour la jeunesse. Tous les mois, je crois, c'était André Marel qui l'animaient, et quand il a su que j'avais édité ce recueil, et bien, il m'a invité. On avait vendu un petit peu en librairie et en porte à porte. À Blaise-Pascal, beaucoup de profs m'avaient acheté un exemplaire aussi. L'ouvrage était tiré à 200 exemplaires. À la fête de l'école, en fin d'année, à la FOL, j'avais été invité à lire trois ou quatre textes.

Si vous aviez un écrivain ou un livre à conseiller à un enfant, ce serait lequel ? Les Dylan Stark de Pierre Pelot et sinon *l'île*

au trésor. Je suis passé aussi par le Club des 5, mais ça, c'était avant, en 6<sup>e</sup>. Quand j'étais en pension à Bourail, la lecture était vraiment une planche de salut : elle me permettait de m'évader. Ce n'était pas comme maintenant, on portait trois mois. Les collègues me charriaient. Dans une de mes pièces de théâtre, *Kalachakra*, je dis : « À l'époque, lire c'était suspect. »

Vous êtes un écrivain prolifique dans plusieurs genres : la poésie, le théâtre, le roman. Pourquoi ? Pour rendre compte d'émotions qui vous traversent de la manière qui vous semble la plus adaptée ou pour d'autres raisons ?

Chronologiquement, dès 1983 jusqu'à aujourd'hui, j'ai édité des recueils de poésie. Ensuite sont venus des recueils de nouvelles. Le premier, *Forêt, terre et tabac*, fut édité en 1993 aux Éditions Nicaouli, grâce à Claudine Jacques. Après une première pièce de théâtre publiée aux Éditions Grain de sable, *Le Sentier Kaawanya*, qui fut jouée à l'ouverture du centre culturel Tjibaou, j'ai écrit avec Pierre Gope, lors d'une résidence à Villeneuve-lès-Avignon, *Les Dieux sont borgnes*. Puis *La Commande*. Les romans, c'est un peu plus tard. J'en avais écrit avant, mais je les ai jetés. Ensuite, j'ai pu éditer *Good Night Friend*, avec Christian Robert, responsable des Éditions Au Vent des Îles, et plus récemment, *Les Heures Italiques*.

Comment choisissez-vous le genre dans lequel vous allez écrire ?

Je sens, je sais que la forme théâtrale ou romanesque sera plus adaptée à telle ou telle énergie. Je sais cela assez vite. La poésie, c'est autre chose, c'est continu.

Dans le dernier recueil *Les Arbres et les rochers se partagent la montagne*, l'exergue évoque l'idée de déambulation. Est-ce un voyage inachevé ?

La poésie est multiple. Elle permet le déplacement, la déambulation parmi les mots et les silences. C'est de la musique, mais c'est aussi, beaucoup, les silences. Ce qui m'intéresse dans la poésie, c'est cette possibilité d'écrire sans que cela soit linéaire. Faire passer un sens de façon rudimentaire, ça me va. J'utilise le vers libre mais, tout autant depuis le début, les structures japonaises du haïku, et même du tanka, qui est à l'origine du haïku. La structure aide. Le vers libre exclusif peut faire courir le risque de se fourvoyer.

Dans le poème *Ces Murs qui emprisonnent*, on est happé par une sorte d'amertume, de tristesse, même si l'amour traverse la mémoire. Le besoin de paix est là en filigrane. Est-ce que je me trompe ?

Non, c'est ça. J'ai écrit ce poème parce que je voulais aller au-delà des lieux et de ce que



Né à Nouméa en 1955, Nicolas Kurtovitch est sans aucun doute un des écrivains de Nouvelle-Calédonie les plus appréciés de sa génération. En 2011, il a reçu le prix Popai pour son roman *Les Heures Italiques*, paru aux éditions Au vent des îles, et le prix Vi Nimô pour son recueil de poésie *Les Arbres et les rochers se partagent la montagne*, paru aux éditions Vents d'ailleurs.

je vivais à ce moment-là. Je voulais sortir de la sensation que j'éprouvais. La poésie permet de digérer l'émotion et de la sublimer. Il n'y a pas de personnage dans la poésie. On est beaucoup plus seul. En soi et à travers soi, on est confronté au monde. Il n'y a que la poésie qui permette ça.

On retrouve cette même ambivalence dans votre dernier roman *Les Heures Italiques*. Sommes-nous libres ou sommes-nous esclaves de nos passés ? Où est la part d'illusion ? C'est très paradoxal ce que vit l'être humain. C'est ce qui est traduit dans ce roman. On vit dans l'instant présent et, en même temps, on est habité, peuplé, provoqué et construit par nos vécus. Ce qui est concret, mais aussi ce qui est vécu dans la mémoire. Si je choisis de m'intéresser à telle ou telle situation, à telle civilisation ou histoire, ce n'est pas gratuit. Cette mémoire contraint les personnages d'un roman. Non, ce n'est pas gratuit.

Autre paradoxe : *Les Heures Italiques*, c'est une quête qui aurait pu être un retour aux sources si celles-ci n'avaient pas été souillées ? Êtes-vous d'accord avec cela ?

Manuel, l'un des principaux personnages, va à Sarajevo parce qu'il a eu un passé douloureux. Il pense y trouver un moment simple, et finalement, il est pris par le vécu de l'instant. La quête disparaît pour la solution du problème immédiat. Autre paradoxe : il y a un désir de vivre quelque chose, mais la vie effective nous rattrape et nous contraint à agir. C'est très important de répondre à cela ; on peut cependant être tenté de s'isoler du monde. Parfois, j'ai cette tentation de m'isoler complètement.

Quel genre de rapport à vos origines paternelles avez-vous établi avec ce roman ? Qu'y avez-vous découvert ?

Dans le roman, il y a les origines paternelles certes, mais il y a aussi les origines maternelles. Elles sont plus diffuses et plus

discrètes. J'ai découvert des ramifications improbables. On se rend compte que l'on peut arriver là-bas et épouser une situation. Les êtres humains sont d'abord Un, avant d'être « de quelque part ».

On retrouve là-bas, à Sarajevo, cette sorte de vanité et d'impuissance qui conduit ou écrase les hommes un peu partout dans le monde ?

Exactement. Comme ce que Manuel a vécu dans un autre lieu. Il sent que la violence faite aux corps des hommes est identique à la violence faite ailleurs. On peut traverser des lieux et être impliqué, même si l'on est d'ailleurs. La première des dictatures, c'est celle faite aux corps, tous les totalitarismes et terrorismes agissent sur le corps.

J'aime beaucoup le personnage de Mouéou. Une sorte de descende au bord de tout, de la fatigue qui contingente l'écriture, de la souffrance physique qui met un terme au plaisir, comme si l'inconfort devait forcément être fécond. Il est son propre dictateur au fond ? Et de là, naît l'écriture, son écriture.

Souvent, j'ai fait l'expérience que, même extrêmement fatigué, je pouvais écrire de la poésie. Lui, il arrive à la transcender. Au bout, il y a une nouvelle création. Ce personnage me tient à cœur. On retrouvait cela aussi dans *Good Night Friend*. Il s'en faut de peu que nos destins basculent vers autre chose.

Quelquefois, je suis attristé parce que je me dis qu'on est là pour « faire tourner l'usine ». Tout ce que l'homme a mis au point, c'est du raffinement dans l'esclavage. Tout concourt à nous faire accepter cette situation, que ce soit l'art, la religion, la culture, la littérature. Il n'y a pas d'autre proposition. C'est un constat froid et lucide de ce que peut être la vie des êtres humains. Il faut « faire tourner l'usine ». C'est le sentiment fugitif de bonheur, ou encore l'instant joyeux que procurent souvent les présences aimées, qui nous permet de survivre.

## DERNIERS LIVRES PARUS

### ROMAN



Les Heures Italiques  
- Éditions Au Vent des îles - 2010  
2 600 F

### RECUEIL DE POÈMES



Les Arbres et les rochers se partagent la montagne  
- éditions Vents d'ailleurs - 2010, 1 500 F

### BALLADE



Autour Uluru  
- Éditions Au Vent des îles - 2011  
1 500 F

Prix "POPAI" 2011. Littérature de N. Calédonie

Prix "VI NIMÔ" 2011. des lycéens



## Les coups de cœur DE NICOLAS Kurtovitch

LE LIVRE : Les Disparus  
- Flammarion, 2007  
L'AUTEUR : Daniel Mendelsohn

LE LIVRE : L'Usage du monde  
- Payot, 2001  
L'AUTEUR : Nicolas Bouvier

LE LIVRE : Le Docteur Jivago  
- Le livre de poche, 2001  
L'AUTEUR : Boris Pasternak

LE LIVRE : Les Rubaiyat (Quatrains) - Chez de nombreux éditeurs dont Gallimard (Cent Un Quatrains De Libre Pensée)  
L'AUTEUR : Omar Khayyam

LE LIVRE : Le Roi absent  
- Au Vent des îles, 2007  
L'AUTEUR : Moetai Brotherson